

pour les pauvres, des maisons d'éducation gratuite pour leurs enfants, de vrais phalanstères où chacun travaille, non pas d'après ses idées, mais d'après ses talents ; des républiques modèles, dont la seule loi est l'amour de Dieu et du prochain. Si les philanthropes rêveurs et les prédicateurs de communisme n'étaient pas si ignorants et si opiniâtres, ils verraient que ce qu'ils cherchent est trouvé depuis longtemps. Ils peuvent bien détruire les couvents, mais ils ne les remplaceront jamais.

Un dimanche, j'avais témoigné le désir d'entendre la messe ; vers huit heures un des geôliers vint me prendre, et me conduisit à la place réservée aux prisonniers. L'aumônier nous adressa un petit discours bien en rapport avec son auditoire et le lieu où nous nous trouvions. Il compara la prison à la terre, qui aussi est un lieu d'exil, où nous traînons la chaîne de nos péchés. C'est un lieu d'expiation, nous dit-il, où nous ne devons songer qu'à nous purifier de nos fautes, pour pouvoir rentrer dans la vraie patrie, où nous attend le bonheur. Il était ému, et sa voix pleine de larmes nous allait au cœur. Rien ne dispose mieux à la religion que le malheur : plusieurs prisonniers pleuraient. Antoine et l'instituteur avaient refusé d'assister à l'office, mais j'y vis plusieurs de mes complices ; ils paraissaient pour la plupart se repentir sincèrement, et priaient avec ferveur. Au moment où je franchissais la porte de la chapelle, une main se posa sur mon épaule. — « Bientôt le grand jour, me dit François le vigneron, Dieu nous soit en aide. » Je ne pus en entendre davantage. — « Par ici, me dit le porte-clefs, au moment où je voulais tourner un petit escalier qui conduisait à mon cachot, et il me fit suivre un long corridor, au bout duquel il tira les verrous d'une porte garnie de fer. — Vous vous trompez, ce n'est pas ici. — Je ne me trompe pas, répondit-il, vous êtes changé, et il ouvrit la cellule. » Il faut avoir été, pendant plusieurs semaines, privé d'air et de lumière, pour comprendre le bonheur que j'éprouvai en prenant possession de mon nouveau logement. Un clair rayon de soleil éclairait les murs, je trouvai là une chaise de paille, une table de bois blanc et un lit. Ce mobilier me parut somptueux ; sur ma table mon journal était ouvert à la dernière page, un panier recouvert d'une serviette posé dans un coin. Le geôlier, debout sur le seuil de la porte entr'ouverte, semblait jouir de ma surprise et de mon bonheur. — « A qui dois-je cette jolie chambre ? lui demandai-je. — Dame, répondit-il, j'ai promis de ne pas vous le dire, mais voici qui pourra vous l'expliquer ! et s'écartant il ouvrit brusquement la porte toute grande. Henriette et les enfants se jetèrent dans mes bras. — Je l'avais deviné, m'écriai-je, en les embrassant avec transport. — Nous avions voulu te ménager une surprise, l'aumônier était du complot, et le directeur s'est montré bien bon. C'est lui qui a choisi cette chambre, il nous a assuré que d'ici on peut voir la campagne. — Henri prit la chaise, l'approcha de la fenêtre, et s'appuyant sur les barreaux, grimpa jusqu'à la grille. — C'est vrai, c'est vrai, je vois les champs, et là-bas une grande montagne qui a la forme d'une couronne. » Pendant ce temps, Joseph avait débarrassé le panier de son enveloppe et déposé le déjeuner sur la terre. Henriette, les manches relevées, rangeait verres et assiettes, malgré l'aide de la petite Marie qui, voulant absolument aider sa mère, ne faisait que tout déranger. Un moment nous oubliâmes la prison : le soleil était si clair, le ciel si bleu ! les moineaux s'ébattaient au bord du toit, comme s'ils eussent aussi célébré une fête ; les enfants babillaient, Henriette était presque gaie : pendant deux heures je fus heureux.

Quand ils m'eurent quitté, que le soleil en s'élevant eut cessé de pénétrer dans ma petite cellule, je sentis peu à peu le chagrin descendre et s'épaissir comme une ombre le soir. J'approchai la chaise de la fenêtre, et j'y regardai la campagne. Nous étions en mars, les arbres commençaient à étaler leurs feuilles, les blés couvraient les champs d'un vert tapis. Au-delà commençait une chaîne de montagnes bleuâtres que dominait, comme un géant, une montagne en forme de couronne, dont les pointes blanches de neige étincelaient sous le soleil. C'était la montagne de l'Abeille. Au bas du versant opposé commençait la plaine du Var, toute semée de villages et de blanches maisons. De ce sommet que j'avais gravi tant de fois, on pouvait compter dans les prairies les troupeaux de la ferme des Aulnaies, voir fumer le toit de notre mazet, entendre la cloche de Rouciéras.

« Quel bonheur si j'étais libre de me promener avec ma

famille, sur le bord du grand lac ou dans le plant des oliviers. Je lui montrerais la garance soulevant doucement la terre pour s'épanouir au soleil, les violettes embaumées cachées sous les buissons. » Hélas ! tout cela n'est plus à moi. Je restai longtemps le front appuyé contre la grille de fer, regardant et pensant ; mon corps seul était captif, mon âme avait franchi les années et l'espace, je rêvais de ma jeunesse. Le bruit sourd de la crosse d'un fusil résonnant sur le pavé, m'éveilla comme en sursaut. Au même temps une voix rude me cria de me retirer de la fenêtre. J'obéis. L'intérieur de ma chambre, qui m'avait tant charmé le matin, me parut plus sombre que mon ancien cachot. Je n'étais qu'à deux pas du bonheur, et ces deux pas, il n'était plus en mon pouvoir de les faire.

Une semaine s'était écoulé depuis que j'habitais ma nouvelle cellule. Henriette venait me voir tous les deux jours, elle apportait son ouvrage, et notre temps s'écoulait dans de douces causeries. Quelquefois je lui lisais les livres que me prêtait l'aumônier. Les jours où j'étais seul, je lisais et j'écrivais mon journal, ou bien je regardais cette montagne de l'Abeille posée comme une harrière entre ma vie d'autrefois et celle qui m'était réservée. Ce qu'Henriette m'avait dit des religieuses avait excité ma curiosité. J'étudiais dans des ouvrages sérieux l'histoire véritable de ces prêtres et de ces moines, que certaines gens aiment tant à calomnier. J'y apprenais les grands, les immenses services que les corporations religieuses ont rendus aux lettres, aux arts, aux sciences, à l'agriculture, et je m'indignais de l'ignorance ou de l'insigne mauvaise foi des hommes, qui, dans un but honteux d'ambition personnelle, trompent le peuple, et l'entraînent par leurs mensonges dans la voie du mal. L'aumônier, toujours aussi bon, me donnait les explications que je lui demandais, et avait l'extrême complaisance de corriger les résumés que j'écrivais, plus encore pour l'instruction de mes enfants que pour ma propre distraction. Entre les visites de ma femme, l'étude et les conversations, le temps marchait à grands pas. Nous étions arrivés en avril, le mois des fleurs et des travaux des champs. Le visage collé à ma grille, j'aspirais à pleins poumons l'air pur qui m'arrivait tout imprégné du parfum du lilas et de cette odeur de terre humide que nous aimons tant à la campagne ; parfois une hirondelle rasait ma fenêtre, et me jetait au passage son cri joyeux comme pour m'annoncer le printemps, puis elle décrivait de grands cercles dans le ciel bleu, et disparaissait pour revenir bientôt après, toujours vive et joyeuse. Quel bonheur que la liberté ! me disais-je en suivant ses capricieux zigzags, pourquoi faut-il l'avoir perdue pour l'apprécier à sa juste valeur ? Parfois aussi un chant de garçonniers partait pour les travaux, montait à ma chambre. La pioche au fer brillant posée sur l'épaule, les reins serrés dans leurs ceintures rouges, leur pain sous le bras, et quelques goussets d'ail dans la poche, ils allaient aux champs contents de leur sort, sans regret de la veille, sans souci du lendemain, et passaient sans penser à nous au pied de la prison. Il me semblait qu'hirondelles et ouvriers m'appelaient, mais hommes et oiseaux s'éloignaient, et je n'entendais que le pas lent et régulier de la sentinelle, que le tintement des clefs du geôlier.

Je commençais à me faire à la vie de la prison, la confiance d'Henriette me gagnait peu à peu, et j'oubliais que mon châtiment n'avait pas encore commencé. Le réveil fut terrible. Le 6 avril, au moment où l'horloge de la prison sonna dix heures du matin, les éperons des gendarmes et leurs grands sabres résonnèrent sur le pavé, les portes s'ouvrirent, les geôliers firent l'appel, on nous attacha deux à deux ; des soldats, la batonnette au bout du fusil, nous enfermèrent entre leurs lignes, et le lieutenant commanda : En avant ! Quelle journée ! je vivrais des siècles que je ne l'oublierais pas. A la grande porte, un escadron de cavalerie nous attendait. Une foule énorme attendait notre sortie ; des gendarmes, des sergents de ville et tout un bataillon de la ligne pouvaient à peine contenir les curieux.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.